

La vie prend parfois des détours, dont on ne peut pas toujours dire d'emblée s'ils sont positifs ou non.

Exemple : un marchand de glaces délicieuses, à s'en relever la nuit, s'installe en bas de chez toi. D'un côté, tu te réjouis de pouvoir te régaler d'une glace au chocolat chaque fois que l'envie t'en prend. De la glace bien crémeuse, avec de gros morceaux de chocolat croquants ; bref, du bonheur en cuillère qui fond dans la bouche. Mais d'un autre côté, dès la toute première boule, tu sais que ce voisinage de tous les dangers peut, au choix, t'enseigner le lâcher-prise, voire le détachement (à ton corps défendant) ou encore te métamorphoser en bonhomme Michelin...

Autre exemple, tu déniches sur internet une nouvelle boutique qui vend des centaines de jolies choses pour la maison : tableau à clés vintage, magnifiques coussins de canapé en seersucker, clips adorables pour refermer les sachets d'oursons en gélatine... C'est génial, comme sensation – à condition de t'abstenir de consulter le solde de ton compte en banque.

Ou encore, dans ta boîte, tu fais la connaissance d'une nouvelle collègue prénommée Katha, super sympa, belle, drôle, et dès votre premier déjeuner ensemble vous dépassez allègrement l'heure où la pause se termine, parce que

c'est génial de parler avec elle. Alors tu peux dire adieu à toutes les bonnes résolutions que tu viens de prendre : être plus concentrée et travailler plus vite, histoire de garder un peu de temps le soir pour faire du sport après ta journée de travail.

Puis, un jeudi de début juin, tu rentres plus tôt du boulot, de quatre bonnes heures, pour cause de serveur en rade – de toute façon, Katha et tes autres collègues se sont fait porter pâles, victimes d'une méchante grippe estivale –, tu ouvres la porte de l'appartement que tu partages depuis trois ans et demi avec un homme dont tu aurais pu jurer qu'il t'aime vraiment, et là, debout dans le couloir, prête à suspendre tes clés au joli tableau à clés vintage, la porte encore ouverte derrière toi, tu entends, depuis le salon, cet homme dont tu aurais pu jurer qu'il t'aime grogner comme un cochon truffier du Périgord... L'instant d'après, saisie d'effroi, tu aperçois une paire de fesses rondes comme des melons s'élever et s'abaisser en rythme sur les genoux de l'homme en question. En une fraction de seconde, tu mesures ce qu'implique ce spectacle pitoyable : le pire du reste de ta vie vient de commencer – comme dirait mon amie Annika : « Pire que ça, ce n'est pas vraiment possible. »

Lentement, comme au ralenti, je porte ma main à la bouche pour réprimer un cri. Qui ne sort pas. La femme sur les genoux de Martin cesse de se tortiller, comme si elle avait senti qu'ils n'étaient plus seuls. Et lui, qui avait jusque-là les yeux clos, les ouvre légèrement. Son regard se pose sur moi.

Martin et moi, on est en couple depuis quatre ans trois quarts. On s'est rencontrés chez des amis communs lors d'un barbecue où il portait un polo au col boutonné. J'avais ressenti une antipathie immédiate pour lui, jusqu'à

ce qu'on fasse plus ample connaissance près du buffet et qu'on constate qu'on partageait non seulement une profonde aversion pour la salade de pâtes avec des rondelles de cornichon, mais aussi pour les types qui boutonnaient jusqu'en haut le col de leur polo. Il était parti de chez lui à la hâte, sans se regarder dans le miroir, et avait éclaté de rire quand je lui avais dit que, toute la soirée, j'avais attendu qu'il sorte de sa poche, pour jouer avec, un porte-clés argenté en forme de balle de golf.

Au bout de deux semaines, il me présentait à ses parents, et deux semaines plus tard, au reste de sa famille – dit comme cela, bonjour la pression, mais c'est sans connaître les Kuhn, des personnes formidables et d'une gentillesse incroyable qui m'ont accueillie très chaleureusement. Un an plus tard, j'emménageais avec Martin, et comme il avait à cœur, autant que moi, de faire, si je puis dire, la connaissance de mes parents, il m'avait accompagnée à Gerndorf où ils sont enterrés.

Mes parents sont décédés à peu de temps d'intervalle l'un de l'autre; j'étais encore enfant. D'abord ma mère, d'un cancer de l'utérus; j'avais alors dix ans, puis mon père, deux ans plus tard, de chagrin, j'en suis sûre. J'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse dans des familles d'accueil, ce qui parfois n'avait vraiment rien d'évident: se retrouver chez des gens qui, sans moi, fonctionnaient à merveille et parmi lesquels je devais trouver ma place, quelque part entre visiteuse, locataire et invitée plus ou moins temporaire. Quand j'ai rencontré Martin et les Kuhn, j'ai été si heureuse que, pas une seconde, je n'ai pensé que quoi que ce soit pourrait un jour se dresser entre nous.

Comme quoi.

On avait pour projet d'organiser une grande fête dans le jardin des Kuhn, en août, pour célébrer nos cinq ans

ensemble. En toute franchise, j'avais secrètement espéré qu'on annoncerait aussi nos fiançailles à ce moment-là. Logique : on vit ensemble depuis trois ans et demi à Trudering, une petite ville de la banlieue munichoise, dans un très beau trois pièces ensoleillé, sous les toits, avec parquet et espaces verts à proximité. Depuis un an et demi, je travaille dans l'entreprise des parents de Martin, une agence spécialisée dans les voyages de noces, baptisée du nom pas très inspiré de « *HoneyKuhn* ». Depuis quelques mois, on est passés à la méthode symptothermique, mode de contraception qui, par un contrôle de la température et de la glaire cervicale, permet de déterminer les jours les plus féconds de mon cycle. Nous sommes les heureux propriétaires de deux lampes en laiton assorties qui trônent sur nos tables de chevet – antiquités dénichées au marché aux puces –, d'un magnifique service en argent Art nouveau acheté sur eBay, d'un canapé d'angle super confortable en seersucker, ainsi que d'une table basse à roulettes provenant d'une ancienne chocolaterie.

Mais aujourd'hui, je sais qu'il n'y aura pas de contrat de mariage. Et rien d'autre non plus. Martin, qui était officiellement resté à la maison pour faire la déclaration de TVA, n'a pas spécialement l'air horrifié ni désespéré quand il me regarde depuis le canapé, le pantalon sur les chevilles, la paire de fesses rondes comme des melons sur ses genoux. À vrai dire, il semble plutôt déçu que son rendez-vous crapuleux ait tourné court.

— Oh ! s'exclame-t-il, d'un ton las.

« *Oh!* »

Ce « oh » insipide me tire de ma torpeur, m'assène le coup fatal, celui qui me met psychiquement à terre, le cœur meurtri, comme projeté contre un mur de béton dur et froid.

Malheureusement, ce n'est pas tout. Je le comprends en une fraction de seconde, quand la femme sur les genoux de Martin articule : « Quoi ? » Je connais cette voix, et avant même qu'elle ne se retourne, je sais à qui appartiennent ces longues boucles brunes.

« Pire, ce n'est pas vraiment possible » ? Tu parles.

— Katha, j'articule lentement.

— Linn, répond ma collègue préférée, qui ce matin encore éternuait au téléphone, victime de cette insidieuse grippe estivale, et à qui j'avais prodigué le conseil, certes superflu mais bien intentionné, de boire beaucoup.

Mon prénom vient du suédois et signifie quelque chose comme « soleil radieux ». Mais en cet instant, quand il sort de sa bouche, il a plutôt des allures d'éclipse.

— Linn, intervient Martin, qui s'efforce de faire descendre Katha de ses genoux – ce qui n'arrange rien, car son sexe est encore au garde-à-vous.

Les yeux rivés dessus, j'ai l'impression qu'il me regarde, borgne et sarcastique.

— Linn, ce n'est pas...

Je lève les yeux vers le visage de Martin.

— Ce n'est pas..., tente-t-il encore, avant de se taire, se rendant probablement compte que « ce n'est pas ce que tu crois » serait des plus malvenus, alors qu'il est assis sur le canapé à sa place habituelle, la queue raide, pendant que ma super collègue remonte sa culotte précipitamment.

— Je crois que vous feriez mieux de partir, j'articule péniblement – proposition que Katha s'empresse de suivre.

Elle attrape sa robe turquoise, celle que j'ai dénichée pour elle pendant les soldes, l'enfile à la hâte avant de saisir son sac à main en cuir beige, rapporté peu de temps auparavant d'un week-end prolongé à Berlin qu'elle a pu s'offrir uniquement grâce aux réductions obtenues sur les vols et les hôtels en tant qu'employée de *HoneyKuhn*. Les joues

en feu, elle se faufile devant moi, enfle ses chaussures que je n'ai même pas vues en entrant, et s'éclipse par la porte d'entrée restée ouverte comme une plaie béante.

Je regarde de nouveau Martin, qui entre-temps a recouvert ses esprits et assez de décence pour remonter son pantalon.

— Toi aussi, dis-je, d'une voix d'outre-tombe.

— Linn..., commence-t-il, comme s'il était désireux de s'expliquer, avant de se raviser.

— Fiche le camp, lui dis-je, sans m'énerver.

— Linn, je vais tout t'expliquer.

Il reste un petit moment debout devant moi, le regard implorant. Jusqu'à maintenant, je fondais chaque fois qu'il me regardait avec ces yeux-là, même quand j'étais furieuse contre lui parce qu'il avait encore oublié notre rendez-vous ciné ou qu'il avait mis à la machine mon chemisier en soie. Aujourd'hui, devant ses yeux de chien battu, son visage anxieux et sa mèche de cheveux hyper craquante qui lui barre le front, je ne ressens... RIEN.

Que dalle.

À part de la colère et la blessure atroce de la trahison.

— Dégage, lui dis-je.

— Je prends juste mon ordi, murmure-t-il. Et le chargeur de mon portable.

Comment peut-il avoir encore la tête à penser à ses gadgets électroniques ?

— Ah oui, c'est vrai, répliqué-je, sarcastique. La déclaration de TVA.

Il ne répond pas, se fige comme s'il réfléchissait à ce qu'il pourrait bien répondre à ma remarque assassine. Puis il marche d'un pas décidé jusqu'à la chambre où le chargeur de son portable dépasse de dessous le lit, avant de gagner la cuisine pour récupérer son ordinateur sur la table. Il attrape vite fait quelques affaires dans la salle

de bains, puis... s'enfuit. Par la porte d'entrée encore ouverte.

Moi, je le regarde puis j'entends ses pas qui dévalent l'escalier, la porte de l'immeuble s'ouvrir et claquer derrière lui, le moteur de la Golf qui démarre en trombe avant de tourner en direction de la Wasserburger Landstraße.

C'est comme ça qu'il sort de ma vie.

Je referme la porte de l'appartement. Mon regard tombe sur le tableau à clés où sont accrochés nos trousseaux communs : les clés de la cave, de l'antivol du vélo, les doubles de la voiture. Sur le porte-parapluies en dessous repose, esseulé, le parapluie rouge à pois blancs cassé depuis des mois que je n'ai pas eu le cœur de jeter.

Entrant dans la chambre, je sors une valise de l'armoire et j'y jette une brassée de chemises. Puis, n'y tenant plus, je regagne le salon. Un instant, je contemple, devant la table basse où trône la télécommande, le canapé d'angle d'un bleu innocent où se dessine encore le creux laissé par les fesses de Martin. Sur ce canapé, lui et moi avons regardé, blottis l'un contre l'autre, tous les épisodes de « Breaking Bad », toutes les saisons de « Six Feet Under » et même les douze films de la saga *Star Trek* – que j'avais accepté de voir en échange d'un nombre conséquent de portions de lasagnes maison préparées par Martin. Sur ce canapé, nous avons fêté la victoire de l'Allemagne quand elle a remporté la Coupe du monde de football, éternué dans une montagne de mouchoirs en papier les jours où nous étions tous les deux grippés, et bu jusqu'à l'ivresse un délicieux vin rouge rapporté du lac de Garde.

J'étais près de Martin sur ce canapé quand il se disputait au téléphone avec ses parents. Lui, il était près de moi quand je m'efforçais en vain de consoler ma meilleure amie, Annika – son mari venait de lui avouer être tombé

amoureux d'une autre, alors qu'elle était enceinte de huit mois de leur fille Mia.

Sur ce canapé, témoin de notre vie de couple, nous nous sommes aimés. Si ce connard m'avait trompée dans notre lit, cela aurait été moins blessant. La marque de ses fesses m'est insupportable : elle me rappelle cruellement la scène dont j'ai été témoin. Alors, pour la cacher, je recouvre le canapé d'un plaid, et je gagne la cuisine.

Comme presque toutes les fois où je ne sais trop quoi faire de ma peau, j'ouvre le frigo. Ses yaourts à la framboise cohabitent avec les miens, à la fraise, juste au-dessus de son salami et de mon jambon préféré. Mon regard tombe sur une bouteille entamée de mon jus de pomme bio naturellement trouble, puis sur un pack de thé glacé à la pêche – et cette fois, j'ai presque un haut-le-cœur à l'idée qu'il arrive à s'envoyer ce jus de chaussette 100 % arômes artificiels. Mes yeux rencontrent ensuite le plat contenant les restes du dîner de la veille. Du gratin de pommes de terre, que nous voulions faire réchauffer ce soir.

À ce moment-là seulement, je comprends ce qui s'est passé. Mes yeux s'emplissent de larmes que je refoule de toutes mes forces. Peut-être un vestige de mon enfance. J'avais toujours peur que mes parents adoptifs me renvoient s'ils découvraient à quel point j'étais petite, vulnérable et imparfaite – j'ignore d'où me venait cette angoisse, mais elle n'a cessé de m'accompagner. Depuis, j'ai fait en sorte d'en montrer le moins possible en matière de faiblesse et d'insécurité – surtout quand je ne vais pas spécialement bien. La plupart du temps, je réussis même à me cacher à moi-même ce que je ressens.

Réprimant une fois de plus mes larmes, je me laisse tomber sur une chaise devant la table de la cuisine désormais débarrassée. Je reste ainsi de longues minutes, sonnée,



les yeux dans le vide, à suivre du bout du doigt les veines du bois. Je m'efforce de mettre en ordre les événements des dernières minutes. Ce qu'il en ressort est d'une grande limpidité: l'homme auquel, dans mes rêves, j'étais déjà fiancée, m'a trompée avec une femme que je considérais comme une amie. Mais dans la vie, les choses les plus simples ne sont-elles pas toujours les plus inconcevables? La naissance, l'amour, la mort...

Martin m'a trompée. L'homme le plus attentionné, le plus casanier, le plus câlin que j'aie jamais rencontré, dont j'étais persuadée que jamais il ne mangerait une glace au chocolat dans mon dos. Comment en est-on arrivé là? Mentalement, je me repasse le film des derniers jours pour trouver un indice annonciateur, si infime soit-il. Y a-t-il eu des propos ambigus, des regards furtifs que je n'aurais pas remarqués? D'aussi loin que je me souviens, les rapports entre Martin et Katha ont toujours été agréables, empreints de la cordialité professionnelle qui sied, dans ce contexte, entre compagnon et collègue préférée...

Martin m'a trompée. Dans notre appartement commun, sur notre canapé d'angle à câlins rien qu'à nous.

Sans Martin, je suis seule. Je le réalise tout à coup. Puis je comprends autre chose. Un aspect plus pratique mais qui, dans ma situation, représente la goutte d'eau qui fait déborder le vase: je viens de virer Martin d'un appartement qui n'est pas notre bien commun. Il y a habité longtemps, bien avant moi. Ce logement appartient à ses parents. Si l'un de nous deux doit faire ses valises, c'est moi.

Cette prise de conscience fait battre mon cœur à tout rompre. Je dois vraiment prendre sur moi pour ne pas laisser la panique me submerger. Je respire profondément puis, un pas après l'autre, je regagne la chambre et je retire

les chemises de la valise. À la place, je jette dedans une poignée de culottes. Je reste là, à regarder les petites pièces de tissu qui semblent esseulées dans un si grand volume. Alors j'ajoute deux ou trois soutiens-gorge, quelques T-shirts et tops. Puis, de nouveau, c'en est trop pour moi.

Je bats en retraite dans le salon. Et maintenant, que suis-je censée faire? J'imagine que je devrais appeler Annika. Elle reste ma meilleure amie et nous avons toujours partagé tous les moments importants, même si, ces derniers temps, j'ai parfois été déçue de voir que sa vie ne tournait plus qu'autour de sa petite famille. Mais à l'heure qu'il est, je sais qu'elle est partie chercher Mia à la garderie avant d'aller faire les courses – ce qui lui prendra une bonne heure –, afin de préparer un dîner princier pour Johannes. Celui-ci s'est naturellement empressé de mettre un terme à sa liaison et de regagner, bourrelé de remords, le foyer conjugal. L'espace d'un instant, je les vois tous les trois devant moi : heureux, complices, riant dans la lumière chaude de la suspension accrochée au-dessus de la table de la cuisine.

Je sais que je pourrais appeler Annika. Elle viendrait tout de suite me chercher. Mais ensuite? Me retrouver, moi, fraîchement trompée, à dîner avec un bébé et ses parents qui se sont remis ensemble après une crise presque fatale à leur couple? Et où, dans ce cas, passerais-je la nuit? Sur un matelas d'invité, par terre, à côté du petit lit de Mia, dans la lueur kitsch de la lampe projetant un ciel étoilé au plafond de sa chambre? Rien que d'y penser, je sens de nouveau les larmes me monter aux yeux. Je me retrouve si seule.

Soudain, je réalise que Martin ne me prive pas seulement d'amour mais de toute ma vie. Lui et moi travaillons ensemble. Katha et moi travaillons ensemble. Dans l'agence de voyage des parents de Martin. Que

suis-je censée faire demain matin, au bureau, en croisant la mère de ce dernier? Comme si de rien n'était? Ou, allant contre ma nature, éclater en sanglots devant elle et tout lui raconter?

Ce serait comme m'asperger d'essence.

Pourtant, je me mets à pleurer. Je ne veux pas, mais c'est plus fort que moi. Mon couple est fini. Ma vie est finie. J'ai trente-trois ans et j'ai tout perdu: mon compagnon, mon boulot, mon amie, ma dignité – et sur mon compte, je n'ai plus grand-chose non plus.

Et voilà maintenant qu'on sonne à la porte.

Saisie d'effroi, je reste immobile. Ce doit être Martin. Qui d'autre? Sans doute a-t-il compris que ce n'était pas à lui de quitter l'appartement, et il veut me mettre dehors. Il est dans son bon droit; pour autant, il est bien le dernier que j'aie envie de voir.

Et s'il était revenu me supplier de lui pardonner? Me dire qu'il regrette et qu'il veut rester avec moi? À cette idée, mon cœur a un infime sursaut... mais, au même instant, je sens sans la moindre ambiguïté que je ne serais nullement disposée à l'excuser. Je pourrais pardonner beaucoup de choses, mais pas ça.

De nouveau, la sonnette retentit et tout mon corps tressaille. Je sais que je ne peux lui pardonner – pourtant, tout en moi n'aspire qu'à une chose, effacer les dernières heures, remonter le temps, redevenir la femme heureuse et insouciant que j'ai été. Les genoux tremblants, j'avance vers l'interphone. Je pose mon doigt sur le bouton orné d'un pictogramme «clé», sans pouvoir me résoudre à appuyer. Au même instant, je réalise que jamais Martin ne sonnerait: c'est son appartement, il a la clé. Alors, qui est-ce?

D'une main mal assurée, je décroche le combiné. J'entends un grésillement sonore suivi d'une sorte de gazouillis.

— Allô? dis-je, d'une voix faible.

— Mademoiselle Rosemeyer? demande une voix masculine.

— C'est pour quoi? réponds-je, étonnée.

La voix poursuit en anglais, avec un fort accent américain.

— Miss Rosemeyer, *I've got news for you*. J'ai des informations à vous transmettre. Puis-je entrer?

En une fraction de seconde, j'ai l'impression d'avoir basculé dans un film de David Lynch – ou dans une sitcom comique de début de soirée, je ne sais pas trop. Face à moi se trouve un homme assez petit et bien trop gros, le souffle court, vêtu d'un costume à carreaux aux couleurs criardes et d'un nœud papillon à l'avenant. Dans sa main gauche, il porte une mallette. Dans la droite, il tient une casquette de baseball avec laquelle il s'évente désespérément.

Tirée sur-le-champ de ma tristesse par ce drôle d'oiseau, je m'efforce de ne pas le fixer d'un air trop abasourdi.

— *Hi*, dis-je, presque fière d'avoir embrayé aussi rapidement sur l'anglais.

— *Hi*, répond-il d'un ton geignard, posant la mallette avant de tamponner d'un mouchoir en tissu rose sa tête aux trois quarts chauve. *Sorry*. Les ascenseurs, on dirait que ce n'est pas trop votre truc, à vous, les Allemands...

— *Well...*, me contenté-je de répondre.

Quand même, on habite seulement au troisième étage! Construction récente, deux mètres soixante de hauteur sous plafond. Et d'abord, qu'est-ce qu'il me veut, ce type? J'aimerais bien le savoir, plutôt que de débattre avec lui des différences entre les techniques de construction allemande et américaine à travers les âges. Quoi qu'il en soit, saisissant

avec justesse mon expression sceptique, il semble se souvenir qu'il n'a pas pris la peine de monter jusqu'ici pour faire la causette dans l'escalier.

— Oh, *I am so sorry*. Je ne me suis même pas présenté. Je m'appelle Samuel Cunningham. Je suis généalogiste successoral à Manhattan, New York. Je suis vraiment ravi de vous rencontrer.

— Rosemeyer, réponds-je d'un ton un peu plus sec que je n'aurais voulu, en lui tendant la main.

Généalogiste successoral? Tout droit venu de New York? Je n'ai pas la moindre idée de ce que ce type me raconte. J'en reste comme deux ronds de flan, face à ce rond-de-cuir court sur pattes mais haut en couleur!

— Je suis une sorte de détective privé, s'empresse-t-il d'expliquer. Rassurez-vous, c'est moins pire que ça en a l'air. C'est même un boulot génial: quand, dans l'État de New York, quelqu'un de riche décède et qu'on ne parvient à identifier aucun descendant direct, j'entre en action... C'est à moi de découvrir s'il n'existe pas, quelque part dans le monde, un parent éloigné du défunt. La plupart du temps, on en trouve un. Le plus souvent, c'est quelqu'un qui ne connaissait pas du tout la personne décédée, et qui n'a donc aucune raison de s'attrister du décès, mais au contraire toutes les raisons de se réjouir de tout son cœur, car il devient soudain plus riche!

— Formidable, dis-je, sans me sentir vraiment plus avancée.

Je ne vois pas le rapport avec moi. Mes parents sont décédés depuis longtemps, mes grands-parents depuis plus longtemps encore, et je n'ai pas d'autre famille proche. De cela, je suis relativement sûre. Après la mort de mon père, l'aide sociale a désespérément cherché un membre de ma famille susceptible de m'accueillir. En vain. Mais peut-être ce monsieur Cunningham n'est-il pas là pour moi?

Du côté de Martin, le tableau est tout autre : ses parents ont chacun cinq frères et sœurs qui se sont tous mariés, ce qui donne un réseau impénétrable de tantes, oncles, grands-tantes, arrière-grands-oncles, auxquels s'ajoutent des cousins et des cousines à différents degrés, sans oublier les parrains et marraines... Pas improbable qu'il y ait eu parmi eux une vieille tante riche installée aux États-Unis, dont tous auraient oublié l'existence compte tenu de la nébuleuse familiale.

— Vous voulez sans doute parler à mon compagnon ? Malheureusement, il est absent. Le mieux serait que vous repassiez un autre jour, car j'ignore si aujourd'hui il...

— Non, pas du tout, me coupe-t-il. Ce n'est pas votre compagnon que je viens voir, c'est vous, ajoute-t-il, l'index pointé sur moi.

— Moi ? répété-je, surprise.

S'il était possible de rester comme quatre ou huit ronds de flan au lieu de deux, ce serait moi en cet instant.

Manifestement, le spectacle est assez réjouissant, car Mr Cunningham me regarde et son sourire, jusqu'aux oreilles, dévoile une dentition dont la blancheur et la régularité me font penser à des cuvettes de WC design sur une chaîne de montage.

— Ah ! s'exclame-t-il, radieux. *I love it!* C'est vraiment le moment que je préfère dans mon boulot.

De ma gorge monte un son étouffé, par lequel je tente de communiquer mon acquiescement.

— Mais dites-moi, Linn..., avant de baisser la voix : Êtes-vous sûre de vouloir parler de tout ça dans le couloir ? Dès qu'il s'agit d'argent, les portes des voisins ont des oreilles, si vous voyez ce que je veux dire.

De l'argent ? Des oreilles ? À ce stade, je pense avoir atteint le summum de l'hébétude.

— Puis-je entrer? Vous savez, il ne s'agit pas d'une petite somme.

Je secoue la tête avant de répondre :

— Naturellement. Excusez-moi.

Un instant plus tard, Samuel Cunningham se retrouve assis pile poil à l'endroit où, quelques minutes plus tôt, s'est tenue la pire scène de toute mon existence. Il me remercie abondamment pour le thé glacé à la pêche que je lui sers en quantité généreuse.

— Merci infiniment, dit-il, avant de vider son verre d'un trait et de me le tendre à nouveau. C'est exactement ce dont j'avais besoin.

— *Great*, répons-je poliment, avant de m'éclipser dans la cuisine pour remplir son verre.

Cette fois, je suis curieuse. Que me veut-il, ce type? De quel héritage pourrait-il bien s'agir? Je pensais n'avoir plus de famille. Ou alors, si? En Amérique? Les services d'aide à l'enfance ont-ils cherché là-bas? Je crois me souvenir qu'ils avaient étendu leurs recherches à d'autres pays européens, mais aux États-Unis, probablement pas.

Je regagne le salon avec son verre plein, mais cette fois-ci, il n'y prête pas la moindre attention et commence à farfouiller dans sa mallette. M'asseyant près de lui, je l'observe avec curiosité. Un héritage... Je n'ai pas la moindre idée de sa provenance.

— Voilà, miss Rosemeyer... Comme je l'ai déjà mentionné, je suis ici en raison d'un héritage.

— En effet.

— Bien. Tout d'abord, je dois vous informer que je ne me suis pas déplacé jusqu'en Allemagne par pure charité chrétienne. Dans les enquêtes pour succession, la procédure est la suivante: avant que je puisse vous parler en détail de l'affaire qui m'amène, je dois vous demander de



me garantir un petit pourcentage de cette succession – et ce, pour me permettre de couvrir mes frais.

— Ah! m'exclamé-je, redevenant soudain méfiante.

Nous y voilà: il veut une provision. Je comprends mieux d'où vient la faïence immaculée qui lui sert de dentition.

— C'est une procédure des plus usuelles, m'assure-t-il d'un ton amical, qui se déroule à l'identique dans le monde entier, des centaines de fois par jour. Cette provision permet réellement de couvrir toutes mes dépenses, mes frais, mes déplacements, ainsi que les recherches dans les registres paroissiaux et les registres des naissances. Une fois réglée cette somme, vous ne me devrez plus rien. Il vous suffit de signer ce petit accord. Non que je ne vous fasse pas confiance, mais je fais ce travail depuis un certain nombre d'années, et vous n'imaginez pas le genre d'individu auquel on peut avoir affaire...

Consterné, il secoue la tête.

— Vous ne voulez tout de même pas me dire au moins de qui il s'agit? demandé-je, prudente.

— Pour que vous me court-circuitiez, que vous alliez réclamer toute seule cet héritage et que je sois venu jusqu'en Allemagne pour rien?

L'air outré, il pousse vers moi, sur la table basse, une feuille portant la mention *Contract*, imprimée recto verso et divisée en une douzaine de paragraphes. Par chance, adolescente, j'ai passé mes journées et mes nuits devant MTV et les chaînes d'info BBC et CNN, raison pour laquelle je n'ai pas de difficulté particulière à survoler le texte en anglais. Dans ses grandes lignes, il stipule de façon quelque peu alambiquée que, si je devais accepter de bénéficier d'un héritage dont j'ai eu connaissance par Mr Samuel Cunningham, je m'engage à verser un intéressement financier relatif au montant net perçu. Je relis le texte une nouvelle fois de manière approfondie afin de

trouver le piège, mais je n'en découvre aucun. Le document mentionne plusieurs fois que cette provision n'est exigible que lorsque je suis entrée légalement en possession des biens de la succession. Pas d'héritage, pas de fric. Un cadre on ne peut plus clair, en effet.

— Il s'agit d'un contrat type que tous mes mandants signent, m'assure-t-il une nouvelle fois, en glissant un stylo vers moi.

Une seconde, j'hésite. Normalement, avant toute signature, j'en discuterais avec Martin et peut-être même avec ses parents, car je continue de trouver tout cela pas très catholique. Mais d'un autre côté, Martin n'est pas là. Ou plutôt, non seulement il n'est pas là, mais moi non plus je ne devrais plus y être...

Et si j'avais hérité pour de vrai? Un héritage aux États-Unis? À New York? J'aurais alors une bonne raison de faire ma valise la tête haute, au lieu d'avoir l'impression de prendre la fuite. J'aurais aussi une bonne raison de ne pas aller travailler demain. En effet, quoi de plus urgent qu'un décès dans la famille? Enfin, j'aurais une bonne raison de quitter la ville, le temps nécessaire pour y voir plus clair et savoir quoi faire de ma vie désormais – ou tout au moins dans les semaines à venir, ce qui serait toujours un début. Car, sans Mr Cunningham, je n'aurais pas la moindre idée de par où commencer.

En plus, je suis déjà allée à New York. Ma toute première famille d'accueil m'y avait emmenée. Je venais d'arriver chez eux et je m'étais promis d'être gentille et accommodante pendant tout le voyage, afin de ne pas être une charge pour eux. J'y suis parvenue la plus grande partie du séjour, et j'ai le souvenir merveilleux de ce moment sur le ferry, en route vers la statue de la Liberté, où ils ont demandé à une autre passagère de nous prendre en photo tous les trois, avec les gratte-ciel de Manhattan

en toile de fond. Je me souviens encore leur avoir dit que New York était ma ville préférée, et qu'ils m'avaient ensuite payé une glace géante avec une tonne de chantilly, des vermicelles de couleur et de la sauce chocolat. En revanche, qu'ils se soient séparés peu de temps après et que, des mois durant, j'ai été persuadée d'en être la cause, j'aime autant ne pas trop m'en souvenir. Mais de New York... Je m'étais toujours promis d'y retourner, mais cela ne s'est jamais fait. Quand j'étais étudiante, je n'avais pas l'argent pour le faire, quand j'étais encore célibataire, je n'en avais pas trop envie, et quand Martin est entré dans ma vie, nous avons privilégié d'autres destinations. Nous aimions la mer, la plage, la côte, les petites criques isolées...

Je jette un œil au stylo posé sous mon nez. Il porte l'adresse d'un restaurant, 111 East 22<sup>nd</sup> Street. Je sens mon cœur s'accélérer. Quoi de plus urbain, d'américain, de si peu allemand que le quadrillage des rues de la Grosse Pomme, visible sur tous les plans et toutes les photographies aériennes de Manhattan? Un héritage! Dans la «ville qui ne dort jamais»! Je suis surexcitée rien que d'y penser. Et pourtant... je n'ai pas encore saisi le stylo et je regarde toutes ces petites lignes sur le contrat. N'aurais-je pas intérêt à le montrer au moins au mari d'Annika? Johannes a fait trois ans de droit, ce qui fait de lui la personne la plus compétente que je connaisse en la matière – je fais confiance à son jugement, qu'il s'agisse de contrats de travail, de factures d'artisans un peu salées ou du paiement de contraventions.

Au même instant, dans la rue, j'entends une voiture s'arrêter. Ce bruit me fait penser à la Golf de Martin – je reconnaîtrais entre mille le ronron de son moteur. Mon pouls s'accélère; la panique me gagne à l'idée de me retrouver nez à nez avec lui, qu'il veuille me parler, se remettre avec moi, me demander de quitter son

appartement, me... je ne sais pas! À la hâte, j'attrape le stylo de Mr Cunningham et appose ma signature sur la ligne pointillée.

— *Good girl*, commente-t-il avec un grand sourire, avant de m'arracher le stylo des mains.

Il range le document dans sa mallette, m'en tend un exemplaire signé par ses soins avant de sortir un mince dossier qu'il pose sur ses genoux. Je tends l'oreille pour guetter les bruits de la rue, mais tout est calme, et l'escalier aussi.

Moi, en revanche, je bous d'impatience.

— Maintenant, racontez-moi!

Alors, Samuel Cunningham se met enfin à m'expliquer...